



DIANE
BRASSEUR

La partition

GRANDS ROMANS
POINTS

Diane Brasseur est née en 1980. Romancière et scripte pour le cinéma, ses deux premiers romans *Les Fidélités* et *Je ne veux pas d'une passion*, ont été traduits en huit langues.

DU MÊME AUTEUR

Les Fidélités

Allary Éditions, 2014
et « Points », n° P4021

Je ne veux pas d'une passion

Allary Éditions, 2015
et « Points », n° P4510

Diane Brasseur

LA PARTITION

ROMAN

Allary Éditions

TEXTE INTÉGRAL

ISBN 978-2-7578-8549-9
(ISBN 978-2-37073-281-1, 1^{re} édition)

© Allary Éditions, 2019

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

PARTITION : [partisjɔ̃] **n. f.** – *particion* « division, partage » 1170 – latin *partitio* « partage » de *partiri* → 2 partir

◆ **1** Partage d'un pays, d'un territoire. *La partition de Chypre.*

◆ **2** MATH. Partage d'un ensemble en parties non vides, disjointes deux à deux et dont la réunion reconstitue cet ensemble.

◆ **3** Notation d'une composition musicale, superposant les parties vocales et instrumentales, permettant une lecture d'ensemble. *Il faut « que celui qui conduit un concert ait la partition sous les yeux » rousseau. Partition d'orchestre de piano. Déchiffrer, lire une partition. Les portées d'une partition. Jouer sans partition, de mémoire.* ◇ PAR EXT. Composition musicale. *Les thèmes d'une partition.*

« On écrit toujours pour quelqu'un. On répond à une commande, ou à une demande, ou à une attente, celle-ci informulée (...) Pour qui ai-je écrit ? À qui s'est adressée, très tôt, ma vocation, terme en l'occurrence grevé d'emphase ? Pour plaire à qui, satisfaire quel idéal, réparer quel échec, contenter quelle aspiration mystérieusement voilée ? »

Jean-Michel Delacomptée,
Écrire pour quelqu'un.

PROLOGUE

« Je vous écris pour ne pas rester seul trop longtemps, c'est mauvais. C'est mauvais mais on ne peut s'en empêcher. On allume une cigarette et tout le paquet se vide peu à peu. Comme les souvenirs. Ils ne reviennent jamais seuls. »

*Lettre de Bruno K à sa famille,
22 mai 1942.*

GENÈVE. 12 JANVIER 1977.

Chacun porte en soi une mélodie.

Bruno K descend du train, gare de Genève, et sur le quai, il regarde les passagers pressés ou perdus.

Il a pris l'InterRegio de 8 h 27 qui relie Meyrin à Genève Cornavin.

Dans le wagon, il a salué d'un hochement de tête les habitués qui pendulent tous les jours comme lui.

Chaque matin, un rythme musical détermine l'allure de Bruno K.

Si par exemple dans sa tête il chante la Toccata et fugue en ré mineur de Bach, alors il marche nettement, sans fioriture, ni trop vite, ni trop lentement.

Si dans sa tête, c'est la ronde du Cinquième concerto de Beethoven qui résonne, il court presque.

Quand il flâne, à coup sûr il fredonne La Mer de Debussy.

Il peut lui arriver de penser à des rythmes différents, alors sa démarche change. Tous les trente mètres Bruno K ralentit ou accélère comme un pantin indécis.

Dans ces moments-là, il se dit qu'autour de lui les gens doivent le prendre pour un cintré.

Bruno K fait claquer la semelle de ses souliers, lacés, cirés, dans le tunnel des piétons sous les quais. Il n'attend pas d'être sorti pour allumer sa première cigarette, une Craven A.

Quelle musique entend-il, ce matin ?

Sa démarche est alerte. Bruno K avance dans le hall de la gare comme dans la vie, à grandes enjambées et la tête la première. Il a le front bombé des volontaires.

Son pardessus vole comme une cape. Pas de sacoche ni de mallette, Bruno K aime se sentir libre et voyager léger. Sa cravate est assortie à son complet.

Il cache ses cheveux courts et bouclés sous un chapeau en feutre gris. Son eau de Cologne, Acqua di Selva, lui donne une odeur de Méditerranée. Il s'est rasé de près ce matin, Bruno K a horreur de la barbe de trois jours qui transforme ses joues en papier de verre. Avant de sortir de la salle de bains, il a arraché d'un coup sec et précis un poil disgracieux entre ses sourcils.

Le soleil est déjà haut pour un matin d'hiver, il tape contre la baie vitrée du grand hall Nord et l'éblouit.

Bruno K cligne des yeux.

Il a les yeux bleus de sa mère et le regard si clair, il ne peut rien cacher : ni le désir, ni la jalousie, ni l'ennui, ni la déception, ni la peur.

Sa paupière droite ourlée de rouge – une vieille kérate mal soignée – le démange. Bruno K se frotte l'œil comme un enfant mal réveillé.

Dehors, l'air vif du matin lui fait du bien. Le temps est sec et le ciel dégagé. Dans le train, Bruno K a dû ouvrir le bouton du col de sa chemise – sans défaire son nœud de cravate – parce que le wagon était surchauffé.

Un instant il a eu un coup de fatigue mais il n'y a accordé aucune importance. Il a mis son début de migraine sur le compte de l'enfant bruyant assis en face de lui.

8 h 42, Bruno K sort de la gare et passe sous l'horloge : il est en avance.

À l'université on le surnomme « pendule » à cause de son extrême ponctualité. Au début de chaque cours, il retire sa montre et la pose sur son bureau. Après la sonnerie, il n'accepte plus les étudiants, sauf si c'est une jolie fille.

Bruno K est directeur de la section littéraire de l'université de Genève.

Sa salle de classe est au dernier étage. Quand ils y montent, les étudiants disent qu'ils vont au paradis.

Ses cours sont pleins, son estrade est une scène.

De combien de vocations est-il à l'origine ?

Quand ils s'installent dans le brouhaha des chaises, Bruno K regarde ses étudiants. Il les imagine dans leur chambre de bonne sous les toits, la nuit, travailler à leur bureau, entre un lit et des plaques de cuisson.

Dans sa salle de classe, il est le témoin de leurs grands rêves et des premières amours. Il voudrait leur dire : « moi aussi, j'étais à votre place ».

Puisqu'il est en avance, Bruno K va faire un détour par le lac.

Du Léman il ne se lasse pas, même si la vue est plus belle depuis Lausanne.

Ce matin, Bruno K ne saurait dire où commence et où termine le lac.

Dans la rue il regarde les femmes marcher. Il pourrait se perdre à les suivre, leur déhanchement le fascine. Il a la prétention de croire qu'il connaît les hommes en général et les femmes en particulier.

Pour les rendre heureuses, il ne suffit pas de les faire rire, il faut les faire danser.

Bruno K a besoin des femmes.

Devant lui, à quelques mètres, une grande brune trotte dans ses bottines. Sous une gabardine en cuir, elle porte une jupe dont le tissu à carreaux noir et beige semble épais.

De la laine ?

La toilette des femmes en Suisse l'étonne, il ne les trouve pas assez apprêtées. Pour les fêtes, il est allé passer quelques jours à Paris, les femmes y sont plus élégantes.

Bruno K préfère l'hiver à l'été. Au moins quand il fait froid, les Suissesses portent des bas. Pas de poils, pas de cicatrices, pas de petites veines violacées qui courent le long de leurs jambes.

En fixant l'arrière de ses mollets fins et galbés, Bruno K se demande si sous sa jupe en laine, la jolie brune porte des bas ou des collants.

Prélude en ut majeur de Bach : il accélère.

Bruno K a la nostalgie de la soie, du nylon et des coutures.

Ah, les collants, cette hérésie qui déforme les fesses des femmes.

Dis-moi, ma jolie, ce matin devant ton miroir, as-tu enfilé une paire de bas ou des collants ?

Pour seule réponse, avec ses jambes, elle tricote devant lui. La ceinture de sa gabardine se balance. La boucle argentée cogne dans les rétroviseurs des voitures garées rue des Alpes. Elle va finir par blesser quelqu'un, se dit Bruno K.

Sa jupe est si serrée, elle doit faire des petits pas. Sous le tissu à carreaux, il imagine les cuisses qui frottent l'une contre l'autre. Ses yeux étincellent.

Il l'a presque rattrapée. Maintenant, Bruno K aperçoit le profil de la jolie brune. Couvert de taches de rousseur, son nez en trompette dépasse d'un col en fourrure noir. Elle regarde en l'air comme si le ciel était un plan des rues de Genève. Sous son bras gauche elle a glissé un périodique féminin, mais Bruno K n'arrive pas à lire les titres.

Elle porte des collants, c'est sûr. Les jeunes femmes aujourd'hui ne mettent plus de bas, même sans jarretière. C'est inconfortable.

Les pavés de la rue des Alpes la déséquilibrent, elle ralentit.

Quand trouverai-je une femme qui marche harmonieusement, soupire Bruno K, en crachant la fumée de sa Craven A.

En tombant sur les genoux, un juron lui échappe. Pas un juron élégant de professeur comme « bonté divine » ou « sapristi ».

« Il faut savoir jurer dans la vie » répète Bruno K à ses étudiants, « dire des gros mots avec intensité ».

Il a failli se brûler le pouce avec son mégot de cigarette. Sur le trottoir, son chapeau roule comme les virevoltants dans le désert au début des westerns.

Bruno K est allongé sur les pavés de la rue des Alpes. Au loin, il aperçoit le jet d'eau de Genève qui crève le ciel comme une lance d'incendie.

Dans sa chute, il aurait dû se faire mal mais il ne sent rien, et c'est cela qui l'inquiète. À peine un picotement au bout des doigts.

Il s'est écroulé à côté d'une agence UBS, et sur la devanture, une publicité vante les mérites d'une assurance « qui vous accompagne à chaque étape de la vie ». Bruno K trouve cela loufoque mais il n'arrive pas à bouger la mâchoire pour rire.

Du monde se rassemble autour de lui. À leurs regards, il comprend que la situation est grave.

Quelle musique entend-il maintenant ?

Les trémolos des violons qui ouvrent la 9^e Symphonie ?

Un homme lui ordonne de ne surtout pas bouger alors qu'un autre fouille dans les poches de son pardessus. Il trouve un paquet souple de Craven A et un portefeuille en cuir. Tout le monde parle fort mais Bruno K n'entend que du bourdon.

Enfin sa jolie brune arrive. Il a le sens de la mise en scène mais de là à s'écrouler dans la rue pour se faire

remarquer... Décidément, quand il s'agit de séduire une femme, il s'étonnera toujours.

Elle s'accroupit, et sous sa jupe en laine, il distingue sa peau claire au-dessus d'un ruban de dentelle.

Des bas !

Bruno K sourit. C'est si bon d'avoir tort, parfois.

Il voudrait tendre la main mais il ne peut pas bouger, alors il s'accroche au regard de cette inconnue comme, petit, il s'accrochait au cou de sa mère.

Le mois dernier, Bruno K a fêté son anniversaire. Il vient d'avoir 55 ans.

Dans son portefeuille il y a quelques billets, un peu d'argent français. Un abonnement de la CFF. Deux places numérotées D247 et D248 pour un concert au Victoria Hall, ce soir à 20 h 30.

Un article du *Temps*, soigneusement découpé, qui annonce le retour du violoniste Alexakis à Genève, et trois photographies en noir et blanc.

Ces trois photographies occupent une pochette spéciale dans le portefeuille de Bruno K.

Il y a quelques minutes dans le train, il s'amusait encore à les tenir sous ses yeux comme un jeu de cartes pour en scruter les détails.

Une photographie de lui à 20 ans avec sa pipe. Il sourit en cachant ses dents. Une autre d'un petit garçon blond et joufflu, et la troisième, celle d'un adolescent aux yeux bleus qui regarde l'objectif avec un mélange d'arrogance et de stupeur.

Trois frères, se disait-il, en songeant à toutes leurs différences, mais aussi à ce qui les avait unis.

Et nous réunira peut-être encore, espérait-il, dans l'avenir.

La-fa la-fa la-fa.

Allongé sur le bitume, dans la tête de Bruno K, les deux notes de la mélodie d'une sirène d'ambulance résonnent.

« Au fraticule, à mon cher et vieux Alex, au musicien, à l'étudiant, au constructeur, à celui qui sera bientôt mon ami le plus cher et le plus sûr. »

Dédicace de la partition du Concerto pour violon et orchestre de Beethoven, de Bruno K à son frère Alexakis.

LAUSANNE. 12 JANVIER 1977.

Quand elle apprend la nouvelle, elle ne voit que le dos d'Alexakis à travers la double porte vitrée qui sépare la chambre du salon, dans la suite de l'hôtel.

On pourrait croire qu'il est prostré, mais non, Alexakis est penché au-dessus de la table. Absorbé, il remonte le mécanisme de sa montre.

Ce matin, le téléphone n'arrête pas de sonner à cause de cette histoire de violon. D'abord l'agent, puis l'organisateur, sans oublier le producteur. Tout le monde s'affole.

Le luthier a dit 14 h 00.

14 h 00 c'est juste mais cela *joue* encore. Le train est à 14 h 34, il arrive à Genève Cornavin à 15 h 20 où un chauffeur les attendra.

Alexakis sera dans la salle à 15 h 45 et sur scène à 15 h 50. Sans doute faudra-t-il écourter la répétition pour qu'il puisse dormir une heure dans sa loge.

Le concert commencera avec retard, à 20 h 45 ou à 21 h 00. Le public aime bien attendre, Gabrielle l'a remarqué, cela donne à la représentation un caractère exceptionnel.

Est-ce par crainte d'une annulation ?

Dès que le rideau se lève, comme un soulagement, les applaudissements explosent.

Alexakis est préoccupé ce matin, il est encore plus distrait que d'habitude.

Cette nuit, il a fait le même cauchemar : il joue sur un violon sans corde.

Sur la scène d'un théâtre inconnu, l'orchestre démarre une longue introduction, du Mozart. À ce moment-là, Alexakis remarque que son violon est nu.

Il tente d'accrocher le regard du chef d'orchestre pour lui signaler qu'il y a un problème, il hésite à arracher le violon d'un autre ou à s'enfuir. L'attente est interminable.

Enfin c'est à lui, l'assemblée silencieuse le regarde. Alors il prend la position et fait corps avec son instrument, les jambes légèrement écartées et bien ancrées dans le sol, les épaules relâchées, il pose son menton et lève l'archet.

Alexakis ferme les yeux mais aucun son ne sort.

En se réveillant à trois heures, en sursaut, il ne se souvenait plus dans quelle chambre d'hôtel il était.

Même avec la présence rassurante de Gabrielle, il lui a été impossible de retrouver le sommeil. Le lit était inconfortable et hostile. Les draps, trop chauds et les oreillers trop mous.

Il y a quatre jours, Alexakis a fêté ses 46 ans mais il est de ces hommes à qui il est impossible de donner un âge.

Sans doute parce qu'il est grand et maigre.

Alexakis est beau mais il ne le sait pas, il ne cherche pas à plaire.

Comme les enfants, il rit les yeux plissés et la tête en arrière.

Dès qu'il se concentre, il enroule ses cheveux bruns et bouclés autour de son index. Cela s'appelle la trichotillomanie, Gabrielle s'est renseignée, inquiète de voir apparaître sur le haut de son crâne le début d'une calvitie.

On pourrait croire qu'il est timide mais il s'agit d'autre chose. Alexakis est secret. Les questions le bousculent. Il a besoin de silence et de temps pour s'exprimer.

Sa voix peut être aussi faible qu'un mince filet d'eau. Certains jours, il parle si doucement, Gabrielle ne cesse de lui demander de répéter ce qu'il vient de dire.

Alexakis n'est pas lâche, il ne manque ni de courage ni de franchise, mais cela lui est difficile de soutenir le regard d'un autre parce qu'il a les yeux clairs.

Le regard dit trop. Dans les yeux des autres, Alexakis a peur de devenir transparent.

Le téléphone a encore sonné dans la suite de l'hôtel. C'était peut-être le room service. Gabrielle s'est dit,

cette fois il va se lever, mais Alexakis imperturbable n'a pas bougé.

La sonnerie était aussi agaçante que les gammes d'un vieux violoniste. Elle n'en revenait pas de cet homme que rien ne perturbe, alors qu'un tout petit bruit, un robinet mal fermé ou le tic-tac d'un réveil suffit à la déconcentrer.

Gabrielle a fait les cent pas, « si à la dixième sonnerie il n'a pas bougé alors j'attends une fille ».

Elle a touché son ventre rond en souriant.

Comme elle aime cet homme grand et distrait qui est entré dans sa vie avec son violon.

Elle qui n'en a pas, elle admire ceux qui ont une passion.

Le son qui sort du violon d'Alexakis est sombre et chaud.

Ce n'est pas un Stradivarius ou un Guarneri. C'est un vieux Matteo Goffriller qui a été amoché puis réparé. Alexakis ne connaît pas l'histoire de son instrument mais il aime son apparence étrange. Ses balafres lui donnent une forte personnalité et une grande sensibilité aux changements de température.

Quand Gabrielle l'écoute jouer, elle a la chair de poule.

De l'enfance, il manquera toujours quelque chose à Alexakis. Et c'est cela qu'il cherche, tous les soirs sur scène avec son violon.

Ou en s'enfermant plusieurs jours, loin du monde et loin d'elle, dans un studio.

Il préfère les enregistrements aux concerts.

La bulle du studio insonorisé, Alexakis s'y sent à l'aise comme dans un ventre.

Il y a quatre ans, dans sa loge, à l'issue d'un concert au Wigmore Hall, Gabrielle a été présentée à Alexakis. Tout de suite, elle est tombée amoureuse.

La première fois qu'ils ont fait l'amour, elle l'a déshabillé comme les enfants ouvrent leurs paquets cadeaux à Noël.

Pendant la nuit, alors qu'il dormait à côté d'elle, Gabrielle s'est demandé s'il y avait eu beaucoup d'autres femmes, en se doutant qu'il n'y en avait pas eu beaucoup.

Était-ce une bonne ou une mauvaise nouvelle ?

Au réveil, elle avait eu la sagesse de ne pas poser de question.

Ah ! La fierté de ses parents quand, pour le déjeuner du dimanche à la maison, elle a ramené un soliste connu. De Gabrielle, sa famille dit : « Elle est très belle. »

Elle ne se considère pas comme intelligente, mais elle sait qu'elle n'est pas bête, même si elle a arrêté ses études d'histoire.

Les rares fois où elle accompagne Alexakis à des dîners ou à des réceptions – il n'aime pas beaucoup sortir –, les invités lui demandent de quel instrument elle joue ou ce qu'elle pense du troisième mouvement de la Symphonie en la mineur de Bach.

Certaines nuits, Alexakis sombre dans le sommeil comme dans une nuit sans lune, ses ronflements l'empêchent de dormir. Alors, timidement, Gabrielle s'interroge : qu'est-ce qui chez elle a séduit Alexakis ? Son rire, sa gaieté. Sa jeunesse (elle a vingt ans de moins que lui), sa vitalité ?

Si elle se maquille, il ne le remarque pas.

Gabrielle est issue d'une famille nombreuse. Les parents d'Alexakis sont morts et il ne parle plus à ses frères. À leur mariage, il ne savait pas qui prendre pour témoin. Il a fini par choisir son luthier.

Pendant le cocktail après la cérémonie, il errait, le sourire aux lèvres, comme dans une volière.

Alexakis s'entend très bien avec sa belle-mère.

Gabrielle a accepté la cérémonie orthodoxe parce qu'elle la trouvait belle. Tout particulièrement les deux couronnes de fleurs blanches posées sur la tête des époux et reliées par un ruban, les *stefana*.

Mais elle n'a aucune idée de ce que cela signifie : être orthodoxe.

Avant de décrocher, elle a crié : « je prends. » En saisissant le combiné, elle a fait attention parce qu'elle venait juste de mettre du vernis à ongles rouge.

– Oui, c'est ici.

– Non, il est occupé.

Quand elle apprend la nouvelle, Gabrielle voit le dos de son mari à travers la double porte vitrée. Sa silhouette se découpe devant le lac. Une fine brume s'accroche aux montagnes.

Gabrielle touche son ventre, c'est un réflexe.

De Bruno K, elle ne sait rien. Alexakis refuse d'en parler et si elle pose des questions, il se ferme.

Par hasard, elle a vu quelques photographies en noir et blanc et immédiatement, la ressemblance l'a frappée.

Elle a remarqué son front bombé qui lui donne un air volontaire et buté.

L'année dernière en préparant la valise d'Alexakis pour un concert à la Tonhalle de Zürich, glissées à l'intérieur d'une partition, elle a trouvé plusieurs lettres. En voyant la petite écriture serrée à l'encre bleue, elle a d'abord cru qu'il s'agissait d'une femme, mais au bas de la page, elle a lu la signature « Bruno K » précédée d'un « je vous embrasse mille fois ».

Certaines phrases étaient soulignées au crayon rouge avec de petites annotations, des chiffres pour la plupart d'entre elles.

Gabrielle sait qu'il ne faut pas fouiller, inévitablement on trouve quelque chose, mais elle a déplié les lettres, il y en avait douze et les a posées sur le lit. Toutes commençaient par : « Chère Maman, cher Paterouli, cher Alexakis ». Les lettres avaient une odeur sucrée, un mélange de poudre et de poussière, qui lui ont laissé les doigts secs. Longuement, elle a regardé chaque page manuscrite, barrée d'une grande croix qui délavait l'encre bleue, sans se douter qu'il s'agissait de la censure.

La première lettre datait de 1942, le 22 mai. La date l'a fait sursauter, elle qui en 1942 n'était pas née.

Au bas de la dernière lettre, à côté de « votre Bruno K », était apposée une nouvelle signature à l'encre noire : Denise Kramer.

Gabrielle raccroche. Il lui semble que les morts pleuvent en ce début d'année. La semaine dernière, c'était sa tante.

Elle va s'asseoir à côté d'Alexakis.

Comment lui annoncer la nouvelle ?

Doit-elle parler très doucement et chuchoter pour ne pas le brusquer ?

« Alexakis, ton frère. »

Doit-elle dire « ton frère » ou « ton frère Bruno K » ?

« Ton frère, Bruno K, il a eu un accident cardiovasculaire ce matin à Genève. » Mais cette phrase-là ne laisse-t-elle pas un peu d'espoir ?

Gabrielle hésite à être brutale : « Ton frère Bruno K est mort », ou à rester vague, en espérant que de lui-même Alexakis comprendra.

« Ton frère, j'ai une mauvaise nouvelle. »

Sur la table à côté de la montre éventrée un petit ressort roule.

En s'asseyant, Gabrielle murmure : « Alexakis. » Elle écarquille les yeux pour ne pas pleurer.

Gabrielle est pleine de chagrin, pas tant à cause de la nouvelle, elle ne connaît pas Bruno K, elle ne l'a jamais rencontré, mais à cause de la peine qu'elle est sur le point de provoquer.

Elle se sent responsable.

Sur ses ongles, la laque rouge est abîmée.

« Alexakis », Gabrielle se racle la gorge.

Il lève vers elle ses yeux bleus et transparents.

« Chère Maman, je m’amuse beaucoup avec Georgely qui est un beau garçon aussi grand que moi. Je t’envoie mille doux baisers et un bon souvenir de grand-maman et de tante. »

Carte de Bruno K à sa mère,

17 avril 1933.

BERN. 12 JANVIER 1977.

Les initiales G K s’effacent sur la boîte aux lettres.

Cela fait plusieurs semaines que Georgely attend une plaque rigide et dorée à son nom, mais le syndic de l’immeuble, malgré les nombreuses réclamations de sa femme, ne l’a pas envoyée.

Le jour de leur arrivée, il a collé provisoirement une étiquette sur laquelle il a écrit ses initiales en lettres majuscules, à la hâte et au stylo-feutre noir.

Georgely est un homme jovial à la carrure imposante, qui conduit une petite voiture, une vieille Renault 4 grise, et promène un petit chien, un russkiy toy, au bout d’une longue laisse.

Avec sa femme, ils ont emménagé il y a un mois au n° 6 de la BahnStrasse à Bern pour se rapprocher des jumelles.

À la campagne, leur maison était devenue trop grande.

Dans la boîte aux lettres, il récupère le courrier qu'il a fait suivre et la presse : quelques factures, une enveloppe du Victoria Hall de Genève, *Der Bund*, *Der Zeiter Bund*, et *Fraulein* pour sa femme.

Très vite il s'est fait remarquer dans le quartier parce que c'est le genre d'homme avec lequel on a envie de boire une bière à la fin de la journée, après le travail. Le genre d'homme à s'occuper du barbecue le dimanche après-midi pendant que les autres profitent de leurs saucisses grillées, assis sur des chaises en plastique à l'ombre d'un parasol.

Georgely n'a pas d'âge. Son visage poupin le rend attachant et ses grands yeux bleus inspirent confiance.

Parce qu'il est gros, il sait qu'on attend de lui qu'il soit drôle.

Georgely est drôle, il fait beaucoup rire les enfants.

D'habitude, il ne lit pas les horoscopes – un mélange de raison et de superstition – mais en feuilletant *Fraulein* ce matin, il ne peut s'empêcher de parcourir le dossier, « votre horoscope de l'année », ni de lire les premières lignes sous son signe astrologique, Vierge.

« Une nouvelle va changer votre vie. » Georgely sourit, il se prend les pieds dans la laisse du russkiy toy.

Ce matin, comme tous les matins, il s'est levé de bonne heure pour faire le tour de ses trois brocantes. Les affaires marchent.

Il a visité un local à l'angle de la Bernstrasse et Oberfeldweg pour en ouvrir une quatrième. Le quartier est un peu excentré mais il commence à bouger, c'est le moment d'investir.

Georgely n'est pas un homme cultivé, il le sait, mais c'est un homme instinctif et malin.

À l'âge de 15 ans, il a arrêté ses études pour prendre la route avec son père et devenir représentant de la fabrique des porcelaines de Langenthal.

Malgré son physique de footballeur américain et ses grosses mains, il maniait les tasses et les soucoupes des services fleurs bleues et boutons d'or avec la délicatesse d'une Japonaise.

Grâce à son humour, il a séduit les ménagères bernoises et vaudoises jusqu'à la frontière italienne, et les jeunes dactylos aux cheveux blonds et ondulés qui répondaient au téléphone dans les bureaux de la fabrique.

À un moment ou un autre, idéalement juste avant de conclure une vente, Georgely disait : « Je suis un éléphant dans un magasin de porcelaine », et cela faisait rire ses clientes.

En 1949, Georgely a fait fortune en brevetant le tourniquet à essorer le linge.

Cela se vend moins bien depuis l'apparition du programme essorage en 1960 sur les machines à laver, et l'arrivée du sèche-linge. Mais Georgely a d'autres projets. La laisse extensible par exemple, pouvant s'étendre jusqu'à huit mètres, grâce à un système d'enrouleur dans une poignée en plastique, pour laisser plus de liberté au chien qui se promène avec son maître.

Et puis, une grande nouvelle va changer sa vie, c'est écrit.

Combien d'habitants compte Bern ou le canton de Bern ?

900 000 ?

Parmi eux, combien sont du même signe astrologique que Georgely ? Si on divise 900 000 par 12 (le nombre de signes astrologiques) on peut estimer qu'il y a 75 000 Vierge qui vont apprendre, d'après *Fraulein* et dans les jours à venir, une grande nouvelle.

Cela fait beaucoup de grandes nouvelles.

Un horoscope connaît-il des frontières ? Les astres divergent-ils en fonction d'une ville, d'un canton, d'un pays ou d'un continent ?

Ce qu'il faudrait, pense Georgely, en montant les escaliers de son immeuble – une charmante bâtisse du XIX^e siècle – oui, ce qu'il faudrait c'est comparer les horoscopes de la rentrée. Un horoscope d'un journal vaudois, un horoscope d'un journal tessinois, et celui d'un journal étranger, français par exemple. Alors on verrait l'absurdité de ces prédictions.

Georgely en est à ces réflexions quand il entend le bruit d'une clef et la porte du dernier étage grincer. Il faudra aussi huiler les gonds, se dit-il en levant les yeux du journal *Fraulein*, pour découvrir sa femme dans l'encadrement de la porte.

D'abord il pense que Margaret va lui faire une remarque au sujet de la planche qu'il n'a pas vissée au-dessus de la tringle dans le dressing, ou du plombier qu'il n'a toujours pas appelé pour cette histoire de radiateurs qui fuient, mais à son regard, il comprend

qu'il y a un souci, et il lâche la laisse parce qu'il a peur que quelque chose soit arrivé à ses filles.

Margaret dit très vite : « Bruno est mort. »

Alors, dans un deuxième temps, Georgely est soulagé, et il se retient d'ajouter, sur un ton de reproche : « Margaret tu m'as fait peur », par égard pour Bruno et par crainte de la mort.

Dans sa tête, il passe en revue tous les Bruno qu'il connaît.

Bruno le mari de Suzanne, Bruno l'ébéniste, Bruno l'ancien contremaître à l'usine.

« Bruno K, ton frère. »

Cette fois, la nouvelle est brutale.

Georgely ne s'en est pas aperçu, mais il a posé sa main sur la rampe en bois de l'escalier pour prendre appui comme sur une canne.

Une décharge électrique traverse sa poitrine juste en dessous de son cœur. Aux pieds, il porte des chaussures de plomb.

Georgely ne trouve rien à dire, il n'y a rien à dire. Que peut-il répondre à l'annonce de la mort de son frère ?

Un caléidoscope de vieilles images de Bruno K se superposent dans sa tête, en noir et blanc.

Il n'est pas encore triste, il est choqué.

Par réflexe, Georgely demande : « Comment ? »

« Il a eu une crise cardiaque ce matin, dans la rue à Genève. »

Georgely n'entend que ces deux mots, crise cardiaque, mais déjà il ne pense plus à Bruno K, il compte.

Il compte les vingt-et-un mois qui le séparent de son frère aîné et le nombre d'années écoulées depuis la

dernière fois qu'ils ont déjeuné ensemble, alors qu'ils s'étaient promis, repus et un peu ivres en buvant leur café, de ne plus laisser passer autant de temps avant de se revoir.

Il compte ses kilos en trop et les cigarettes qu'il a déjà fumées ce matin, les verres de vin et de bière qu'il a bus cette semaine, les sucreries dont il s'est gavé pendant les fêtes alors qu'il doit surveiller son taux de sucre dans le sang.

Georgely ne voit plus le visage de Bruno K, mais la mine grise et triste de son généraliste qui, assis derrière son bureau en acajou, les mains jointes sur les résultats de ses analyses, lui annonce un vilain diabète.

Georgely pense à ses jumelles.

Il se demande : Pourquoi lui ?

Pourquoi Bruno K et pas moi ?

Essoufflé, il monte les dernières marches et jette les journaux et le courrier sur le guéridon de l'entrée.

L'enveloppe du Victoria Hall glisse et tombe par terre mais ni Margaret ni Georgely n'y prêtent attention.

« Une grande nouvelle va changer votre vie. »

En ouvrant la porte de son bureau, Georgely regarde les piles de cartons qui se dressent devant lui, il se demande dans lequel il a bien pu ranger son vieux répertoire. Sans se décourager ni enlever son manteau, il arrache le papier adhésif marron d'un carton sur lequel est inscrit au feutre : « Tiroirs bureau ».

Margaret le regarde du bout du couloir, elle hésite, elle ne sait pas si elle doit rester ou le laisser seul, pendant que la chienne court dans l'appartement en traînant le prototype de laisse extensible derrière elle.

Georgely, plus personne ne l'appelle *Georgely*. Il n'y avait que sa mère pour l'appeler ainsi quand il était enfant mais il ne s'en souvient pas.

Il n'y avait que sa mère, dans les quelques lettres qu'elle lui a écrites, et Bruno K qui l'appelaient encore *Georgely*, « le petit Georges », malgré son mètre quatre-vingt-quinze et ses cent deux kilos.

Il a jeté les lettres avant le déménagement, il s'est aussi débarrassé du pull vert et des deux albums de photographies.

Maintenant, en ouvrant les cartons frénétiquement pour trouver son vieux répertoire (jusqu'ici, Margaret et lui s'étaient astreints à une méthode stricte de déballage parce qu'ils manquent de rangements), il regrette.

En tombant dans la rue, Bruno K a rompu le seul fil qui reliait *Georgely* à sa mère.

Y a-t-il encore quelque chose de ma mère en moi ? se demande *Georgely* en soulevant un carton. Y a-t-il quelque chose de Grec en moi ?

Il sourit en pensant aux statues blanches et sans têtes du Kunstmuseum de Bern, et à leurs corps d'athlètes. Quand il ferme le bouton du col de sa chemise, la peau de son cou déborde et accentue son double menton.

Georgely ne supporte ni la chaleur ni le soleil. À la plage il doit se cacher sous un parasol, déjà qu'il n'aime pas beaucoup se montrer en maillot de bain, pour ne pas attraper de coups de soleil. Sur sa peau des petites cloques apparaissent et le démangent à cause du mélange du sable, de la transpiration et du sel dans la mer.

Qu'est-ce que cela veut dire, être grec ?

Avant, il n'y pensait pas mais depuis la naissance de ses filles, il y pense un peu. Sur leur visage, dans la courbe d'un sourcil ou sur l'arête de leur nez, dans leurs cheveux épais, il cherche l'emprunte grecque.

Georgely se pose des questions concrètes.

Par exemple, il se demande quelle est la première langue qu'il a entendue (Georgely parle l'allemand, le schwizerdütsch et le français avec un fort accent).

La première à lui avoir parlé, c'est sa mère.

Dans quelle langue s'est-elle adressée à lui ?

En grec ?

Lui a-t-elle chanté des berceuses de son pays à l'heure de la sieste et le soir, pour qu'il s'endorme ?

Est-ce pour cette raison-là qu'il y a dix ans, quand les quatre touristes d'Ithaque – quatre vieilles dames – sont entrées dans sa brocante, il les a écoutées parler cette langue mystérieuse et sensuelle, les yeux fermés, comme si du miel coulait dans ses oreilles ?

Sans le dire à sa femme, il s'est procuré la méthode Assimil de grec. Au dos d'un magazine, un encart publicitaire annonçait : « Envie de passer quelques jours à Athènes ou dans les Cyclades ? Assimil a conçu le compagnon indispensable de votre voyage. » Georgely ne veut pas aller en Grèce, il n'aime pas voyager. Il ne souhaite pas apprendre la langue, d'ailleurs il ne répète pas les phrases après la voix féminine, ou masculine, pendant les longues plages de silence prévues à cet effet.

En conduisant, il écoute simplement les cassettes.

L'alphabet, les mots indispensables dans certaines situations de voyage. « Où se trouve la pharmacie la plus

proche » « Combien coûte... » Il préfère la voix féminine à la voix masculine parce qu'elle est plus douce.

La leçon qu'il écoute le plus s'intitule « Au téléphone ». Il ne saurait dire pourquoi mais la seule phrase qu'il a retenue est : *I grammi einai kateilimmeni*, ce qui signifie « La ligne est occupée. »

Grâce à la phrase, « J'aimerais appeler Georges et Hélène » – il l'a écoutée si souvent, la bande magnétique est usée et déforme la voix – il a appris que la traduction de son nom en grec est Giorgos.

Alors il s'est dit que peut-être, il devait ce prénom – Georges – à sa mère.

Du départ de sa mère, il ne garde aucun souvenir. Il était trop petit.

Faisait-il beau ?

Y avait-il un grand soleil et ce ciel bleu et pur dont la Suisse a le secret, comme aujourd'hui ?

Comment sa mère était-elle habillée ? Portait-elle une robe et des chaussures à talons, avec un chapeau sous lequel ses cheveux étaient ramassés en chignon ?

Avait-elle réussi à dormir pendant sa dernière nuit ?

De quoi a-t-elle rêvée ?

Quand elle a déposé Georgely chez la Mutti, sa mère a-t-elle pleuré ?

Avant de partir, a-t-elle fait quelques dernières recommandations inutiles comme, « il n'aime pas les poires » ou « il se couche à 20 heures » ?

A-t-elle serré Georgely une dernière fois dans ses bras, fort, longtemps ?

À ses tantes, il n'a pas posé de questions, ni à son père parce qu'il avait l'air malheureux. C'était l'époque où le silence des adultes soufflait sur les questions des enfants.

Le seul qui lui a donné une explication, c'est Bruno K, l'été où il est venu avec sa femme Denise Kramer.

En l'écoutant, Georgely s'est demandé dans quel service sa grand-mère et sa mère ont bu le thé, le jour des négociations, et quel goût avait le thé.

Cet été-là, après le départ de Bruno K et de Denise, en regardant ses filles, ses deux têtes blondes chacune dans son lit, doucement éclairées par la veilleuse, il s'était demandé, s'il devait faire le même choix que sa mère, laquelle de ses deux filles emmènerait-il ?

Et cette question l'avait tant bouleversé, il était resté une partie de la nuit à les regarder dormir, debout devant la porte de leur chambre comme un sphinx.

Bien sûr, il y avait eu les lettres et les photographies, des cadeaux pour Noël et pour son anniversaire mais de plus en plus espacés.

Il y avait eu la douceur et la tendresse de sa grand-mère, la Mutti, et de ses tantes. Georgely n'a jamais manqué d'amour.

Longtemps, il n'a pas considéré son histoire comme exceptionnelle. Sa mère est partie en Grèce avec son frère Bruno K quand il avait 3 ans, voilà tout.

C'est dans le regard des autres, sincère et désolé, qu'il a appris son drame.

Enfin, dans un carton, sous un classeur rempli de factures d'électricité, Georgely trouve son vieux répertoire

et l'ouvre à la lettre K. Sur son bureau, il prend le téléphone, décroche le combiné et compose un numéro avec le préfixe 32 pour Bienne.

Georgely tourne le dos à sa femme. Il ne sait pas encore ce qu'il va dire, il n'y a pas pensé en fouillant dans les cartons.

La ligne est occupée.

Georgely raccroche et compose le numéro encore une fois, il s'est peut-être trompé en appuyant sur les touches à cause de l'émotion ou de ses gros doigts, mais la ligne est occupée.

I grammi einai kateilimmeni.

Alors à ce moment précis, debout, en manteau dans son bureau, entouré de cartons éventrés, pour la première fois, Georgely se sent abandonné.